Bulletin mensuel : (3 février 1890)

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **11 (1890)**

Heft 2

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-133876

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BULLETIN MENSUEL (*3 février 1890* [1]).

Nous avons déjà eu l'occasion d'attirer l'attention de nos lecteurs sur les avantages que **Biskra** peut offrir, comme station hivernale et balnéaire. Les piscines où sont recueillies les eaux de la source thermale, la Fontaine-Claude, ont été réparées et convenablement aménagées et les étrangers peuvent maintenant essayer les effets salutaires de ces eaux, sans avoir à redouter le contact parfois incommode de nombreux baigneurs indigènes. En outre, un vaste établissement comprenant salles de bain, hôtel et casino, va être édifié à Biskra même, et la ville sera reliée à l'oasis de Beni-Mora par une avenue de palmiers ou de gommiers et les plantations de l'oasis seront considérablement augmentées, de manière à faire de celle-ci un but de promenade. Enfin, pour augmenter encore la quantité d'eau qui déjà donne la vie à plus de cent dix mille palmiers, MM. Fau et Foureau ont entrepris des sondages, afin d'atteindre la nappe d'eau qu'ils supposent s'étendre sous le sol de Biskra, au pied des montagnes de l'Aurès et des Zibans. Au moyen des appareils dont ils disposent, ils pourront forer un puits de 700^{m} à 800^{m}; la simplicité et la puissance de ces appareils, ainsi que la rapidité du travail sont remarquables. En vingt-quatre heures, le forage avance de 10^{m} en moyenne, malgré les pouddings et les lits de cailloux roulés qu'il faut traverser. L'appareil à forer, actionné par la vapeur, procède par écrasement et rien ne lui résiste. Son poids, augmenté de celui des tiges que l'on ajoute au fur et à mesure que l'on s'enfonce dans le sol, suffit à briser les corps les plus résistants. Deux équipes de trois hommes chacune, et se relevant toutes les douze heures, assurent la marche de l'appareil. Au commencement de janvier, le sondage était à 136^{m}; aujourd'hui, il doit certainement avoir dépassé 200^{m}. S'il rencontre la nappe jaillissante, la prospérité de Biskra est assurée, ainsi que celle de toutes les oasis des Zibans dont les sources naturelles ont une tendance à décroître.

Dans un exposé de la situation de la régence de **Tunis,** M. Massicault, résident général, a fait ressortir le relèvement dont bénéficie l'agriculture depuis l'établissement du protectorat français. D'un maxi-

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale. — Voir la carte à la quatrième page de la couverture.

mum de 550,000 hectares ensemencés, la régence a passé, malgré la sécheresse des dernières années, à une moyenne de 650,000 hectares; de 16,292 quintaux d'huile, l'exportation est montée à 73,353 quintaux; de 73,919 quintaux de laine, elle s'est élevée à 147,599; celle du bétail a passé de 4,768 têtes à 13,008 têtes; enfin le vignoble tunisien qui n'existait pas est aujourd'hui de 4,050 hectares qui ont produit, l'année dernière, 32,600 hectolitres.

Une caravane se rendant de **Zeïla à Harrar** a été attaquée et massacrée par les Somali Issa. Elle transportait des thalari et comptait vingt-sept Somali Gadibursi, deux missionnaires français et deux jeunes négociants grecs qui voyageaient pour leurs affaires. Dans une récente occasion, des Gadibursi avaient maltraité des Issa et en avaient même tué deux. L'attaque susmentionnée aurait donc été un acte de vengeance; elle aurait été si rapide et si imprévue, qu'il n'y aurait pas même eu de combat. Le fait s'est passé à quelques kilomètres de Zeïla, où se trouve une garnison anglaise; à une petite distance d'un endroit où des soldats anglais sont occupés à creuser des puits. Les négociants européens et indigènes d'Aden, auxquels appartenait la caravane, ont adressé des réclamations au gouverneur anglais pour les pertes qu'ils ont subies, le protectorat anglais ayant été proclamé sur cette partie de la côte.

Le journal *South Africa* nous annonce que la *East British African Company* fait venir de Perse des travailleurs dont son correspondant a rencontré une troupe dans un des ports de l'Inde. Leurs instruments, dit-il, rendront plus de services que les produits plus modernes de l'Occident. « Il est probable qu'ils se voueront à la culture du tabac et de l'opium, pour lequel le sol de l'Afrique orientale convient admirablement. » Quelque respectables que soient les intérêts financiers de la susdite Compagnie, que la charte à elle octroyée l'année dernière place sous la surveillance du gouvernement britannique, nous estimons que les intérêts des indigènes africains doivent prévaloir sur ceux-là, et qu'une société qui se présente comme civilisatrice a mieux à faire qu'à introduire la culture de l'opium dans le territoire africain réservé à l'influence britannique. C'est assez de la tache imprimée au pavillon anglais par l'importation en Chine de l'opium de l'Inde; et nous aimons à espérer que, pour l'honneur de ce drapeau, la British Anti-Opium Society demandera que l'opium anglais, après avoir empoisonné la Chine, ne vienne pas encore dépraver les noirs africains[1].

[1] A ce propos nous rappellerons ce que nous disions (Ire année, p. 117), à

La Société de géographie de Londres a reçu, dans sa dernière séance, communication d'un rapport de M. Pigott sur son voyage au cours supérieur de la **Tana.** L'explorateur est attaché à la East British African Company qui l'a chargé d'étudier le bassin supérieur de cette rivière. Nos abonnés se rappellent qu'elle forme la limite septentrionale du territoire de la sphère d'influence anglaise, dans lequel travaille la susdite Compagnie. D'après ce rapport, le pays au delà de la Tana n'appartient à personne ou à tout le monde; la Compagnie désirait beaucoup en savoir quelque chose. — Elle estime vraisemblablement que tout pays qui n'est pas occupé par des Européens, n'est à personne, alors même qu'il serait habité et cultivé par des indigènes. — M. Pigott rencontra d'abord un district de pâturages magnifiques, où tous les villages sont entourés de palissades, et où l'on ne peut élever de bétail à cause du peu de sécurité qui y règne soit pour la vie, soit pour la propriété. De là, il eut à traverser une région inhabitée, un véritable désert. Enfin il arriva dans un pays où régnait l'abondance; il y fonda une station pour la Compagnie. Si le bassin supérieur de la Tana n'était pas désolé par les guerres de tribu à tribu, il pourrait nourrir des millions d'habitants. M. Pigott estime que pour forcer les Somalis et les Masaï à adopter une vie paisible et sédentaire, l'emploi de la force sera nécesaire.

La *Géographie* publie des renseignements sur la mission de MM. Catat, Foucart et Maistre à **Madagascar.** Après un séjour d'un mois à Tananarive pour faire leurs préparatifs, ils se dirigèrent vers l'Ankaratra[1], chaîne de montagnes situées au sud. Les points principaux visités par eux sont Ankadivavala, d'où ils ont fait l'ascension du Tsiafajavona, le plus haut sommet de l'île; puis, Ankisatra, dans une vallée voisine, et Sarobaratra, où existent des mines d'or. Après cela ils se séparèrent; M. Catat continua l'exploration de l'Imérina; M. Maistre se dirigea vers le Ménabé et la côte ouest, et M. Foucart vers Mahanora, sur la côte est, pour remonter de là le Mangoro, depuis la mer jusqu'à son point de croisement avec la route de Tamatave à la capitale. « Le che-

l'occasion du projet de M. Païva Raposo de cultiver de l'opium dans la vallée du Zambèze : « Nous verrions avec peine se réaliser cette entreprise; il n'y a « déjà que trop d'opium dans le commerce pour abâtardir et dépraver les popu- « lations qui le consomment; si les nègres l'ont à leur portée, ils s'y adonneront « avec passion comme les Chinois, et ce sera non seulement un grand malheur « pour eux, mais encore un grand obstacle de plus à la civilisation de l'Afrique, « notamment à l'œuvre des missions. »

[1] Voir la Carte, Vme année, p. 164.

min que nous avons pris, pour explorer le Mangoro, » dit M. Foucart, « est indescriptible; on monte et on descend continuellement; on passe souvent dans des couloirs d'argile de 60 centimètres de largeur; j'ai fait la plus grande partie de ce trajet à pied, l'emploi du *filanzane* — chaise à porteurs du pays, — étant impossible. » L'explorateur découvrit un grand nombre de villages inconnus des Européens. Le plus grand est Baparaty — ce qui signifie en malgache « Beaucoup de puces. » Ce village, situé à une journée au nord de Mahanoro, a 160 cases et ses habitants se livrent au commerce du riz et des bœufs; un autre, d'une soixantaine de cases, Tendro, doit son nom aux arbres produisant la gomme copale qui poussent aux environs. De Mahanoro, M. Foucart commença l'étude du cours du Mangoro, marchant d'abord de l'est à l'ouest pour faire ensuite un coude brusque vers le nord. Deux semaines et demie après son départ de Mahanoro, après avoir visité des pays si pauvres que son escorte et lui en furent parfois réduits à ne se nourrir que de riz pendant plusieurs jours, il écrivait le 13 juin, d'un lieu situé non loin d'Andakana : « Le Mangoro n'est navigable commodément que jusqu'à quatre ou cinq heures de la mer; au delà se trouve une région de cascades formées par des rochers barrant le fleuve, où l'on ne peut aller qu'en pirogue et au prix de nombreuses difficultés. Les premières chutes ont peu de hauteur; plus loin s'en rencontrent de plus élevées; en amont le Mangoro coule tranquillement. Je lui ai trouvé, sur la rive droite, quelques affluents encore inconnus. » M. Foucart continua l'exploration du fleuve qu'il remonta dans les trois quarts environ de son cours. Il a dressé une carte plus exacte et plus complète que celles qui existaient jusqu'ici; il a recueilli beaucoup d'échantillons minéralogiques, botaniques et zoologiques. Après un mois de repos à Tananarive, il se proposait d'achever le relevé du cours du Mangoro, et de visiter les bords du lac Alaotra, à une certaine distance de la mer, un peu au nord de Tamatave [1].

En attendant que nous puissions donner un compte rendu détaillé de la traversée de l'ouest à l'est par M. le **capitaine Trivier,** nous pouvons, grâce à l'obligeance de M. Paul Armand, secrétaire général de la Société de géographie de Marseille, en fournir un court résumé. C'est à la *Gironde,* de Bordeaux, qu'est due cette expédition; à l'exemple du *New-York Herald,* le directeur de ce journal donna pour mandat

[1] Les renseignements sur cette nouvelle exploration nous parviennent, à la dernière heure, nous y reviendrons dans notre prochain numéro.

à l'explorateur français d'aller recueillir des renseignements géographiques et commerciaux dans le centre du continent, et le 21 août 1888 M. Trivier s'embarquait à Bordeaux avec M. Émile Weissemburger dont il avait fait la connaissance sur les bords du Parana. Le 10 décembre, avec 67 porteurs, il quittait Loango, pour gravir péniblement la chaîne côtière que le Congo franchit par une série de cataractes. Le 6 janvier, il arrivait à Brazzaville, où il recevait l'accueil le plus cordial de M. Dolizie, un des lieutenants de Savorgnan de Brazza. Déçu dans son espoir de pouvoir remonter le Congo sur un des vapeurs de l'État indépendant, il eut la chance de trouver passage sur un petit steamer hollandais qui fait la navette le long des stations du Congo moyen. Parti de Léopoldville le 23 janvier, il arrivait aux Stanley-Falls le 18 février et, grâce à l'intervention de Tipo-Tipo, il pouvait franchir sans encombre les neuf cataractes qui, dans cette partie du fleuve, en interrompent la navigation. Le 21 mars, il atteignait Kassongo où le sultan N'Rigué, beau-frère de Tipo-Tipo, lui fit un aimable accueil. Entre Kassongo et le Tanganyika, il eut à traverser de redoutables forêts ; cette partie de l'exploration dura cinquante-deux jours ; les détails n'en sont pas encore connus, la lettre dans laquelle M. Trivier en racontait les péripéties n'est pas parvenue à destination. Arrivé à Oudjidji le 6 juin, il aurait voulu gagner la côte orientale par la route de Tabora, mais le sultan d'Oudjidji l'en détourna, le soulèvement des Arabes contre les Allemands rendant cette route peu sûre. Un instant l'explorateur eut l'idée de remonter vers le nord pour traverser le Victoria-Nyanza et gagner le Nil supérieur, mais la présence des mahdistes dans le Soudan égyptien le fit renoncer à ce projet.

Avec son compagnon de route et deux Sénégalais, il se tourna vers le sud, parcourut les rivages méridionaux du Tanganyika, toucha barre à la station missionnaire de Mpala, puis s'engagea sur la route du Nyassa. Comme son devancier Victor Giraud, il voulut aller explorer les rives du lac Moëro, mais il en fut empêché par la maladie, et il dut se décider à gagner au plus vite le Nyassa. C'est dans le trajet entre les deux lacs que, le 23 septembre, son compagnon Émile Weissemburger disparut, sans que les nombreuses recherches du capitaine Trivier lui aient permis de le retrouver. Arrivé au lac Nyassa, il y trouva toute cette région en effervescence, les Ma-Kololo [1], excités par les Anglais, ayant attaqué les Portugais.

[1] Plusieurs journaux ont cru pouvoir se servir d'une lettre du capitaine Trivier

Nous ne répéterons pas ce que les journaux quotidiens ont raconté du voyage de M. Trivier dans cette région. Qu'il nous suffise d'ajouter que la navigation sur le Chiré étant à peu près interdite, il dut faire une partie de la route à pied abandonné par les porteurs. Après beaucoup de vicissitudes, il atteignit le Chiré, le 12 novembre, passa à une station missionnaire écossaise, puis, descendit en vapeur le Chiré et le Zambèze. Le 4 décembre, il arrivait à Mozambique, et le 21 janvier, débarquait à Marseille où le recevaient les délégués de la Société de géographie.

Nous aurons à revenir sur cette exploration, dont la *Gironde* publiera certainement les détails.

Le *Cape Argus* ayant, d'après des journaux d'Angleterre, affirmé que l'explorateur **F.-C. Selous** avait été maltraité par des officiers portugais, sur le Zambèze, pendant sa récente exploration du Ma-Shonaland, le voyageur a écrit au dit journal pour déclarer que cette affirmation ne repose sur aucun fondement. Il n'a reçu, de la part des Portugais trafiquants et autres qu'il a rencontrés sur le Zambèze, que des témoignages de bienveillance. Sans doute, il n'a pas toujours été d'accord avec eux sur les questions de l'Afrique australe, que Portugais et Anglais ne considèrent pas au même point de vue; mais il n'a eu à se plaindre d'aucune injustice ni d'aucun mauvais traitement de leur part. Il arriva avec ses gens à Quilimane porteur d'un permis du gouverneur général de Mozambique de prendre avec lui trois carabines et des munitions. Le gouverneur de Quilimane les autorisa à prendre encore avec eux un autre fusil, ce qu'il eût pu à bon droit leur refuser. Il ne leur permit pas de prendre leurs revolvers ni une caisse de dynamite dont il ignorait la vraie nature et dont les douaniers parurent très alarmés. Elle fut mise en magasin et ordre fut donné de l'immerger dans la rivière. Selous a tenu à ce que la réfutation de la lettre du *Cape Argus* fût rendue publique, pour qu'on ne pût pas dire qu'il avait payé la bonté et l'hospitalité portugaises de mensonges grossiers et honteux. Quant à son exploration, il remonta par le Zambèze jusqu'à Tété, à plus de 300 kilomètres de l'embouchure; c'est de là qu'il gagna le Ma-Shonaland, au milieu de grandes difficultés. Le chemin est rude, montueux et infesté par la tsétsé; l'eau est très rare; la population est si

pour excuser les procédés violents de l'Angleterre contre le Portugal, nous nous faisons un devoir de rappeler que l'explorateur affirme que, sans aucune déclaration de guerre, les Ma-Kololo, porteurs de drapeaux anglais, attaquèrent Serpa Pinto, qui se trouvait donc dans le cas de légitime défense.

clairsemée et si pauvre qu'il est impossible d'y obtenir des provisions. Tout le pays est très aurifère. M. Selous a trouvé des traces d'anciens travaux d'exploitation, qu'il attribue à une population se livrant aux opérations minières longtemps avant l'arrivée des Portugais dans le pays. Il reconnaît que tous les chefs indigènes du pays connu sous le nom de Ma-Shonaland sont entièrement indépendants. Cela n'empêchera pas la South British African Company de prétendre à ce territoire comme dépendant de Lo-Bengula, roi des Ma-Tébélé.

La *Correspondance politique* nous informe que la fièvre minière qui pousse tant de colons du côté du Transvaal, a gagné la province de **Mozambique,** et qu'elle sévit surtout dans le district de Lorenzo-Marquez. De nombreuses demandes de concessions pour l'exploitation de mines d'or, d'argent et de diamants ont été adressées au gouvernement portugais. L'achèvement par l'État de la construction de la voie ferrée de Lorenzo-Marquez à la frontière du Transvaal, assure pour un avenir très prochain la réouverture de cette importante ligne de communication. Le gouvernement de la république Sud-africaine doit bientôt ordonner les travaux pour la construction de la ligne des monts Lebombo à Prétoria; celui de Lisbonne a conclu avec les représentants du Transvaal une convention sur les tarifs qui entrera en vigueur après l'achèvement de la ligne. Le gouverneur de Mozambique a découvert des menées de sujets étrangers tendant à soustraire plusieurs chefs indigènes au protectorat portugais. Aussi un avis a-t-il été publié portant que l'autorité portugaise a pris les mesures nécessaires pour mettre fin à ces intrigues et punir les coupables.

M. Charles Hancock, avocat à Londres, membre du Comité exécutif de l'Aborigines Protection Society, auquel nous devons les renseignements publiés l'année dernière (v. Xme année, p. 261-263) sur la condamnation injuste prononcée contre Dinizulu, fils de Cettiwayo, Undabuko et autres chefs du **Zoulouland,** a publié dans le *Daily News* une lettre de Miss Colenso sur le même sujet. Malgré la promesse du baron H. de Worms dans la Chambre des communes, que la sentence ne serait pas exécutée jusqu'à ce que les autorités de la métropole eussent examiné les preuves de chacun des cas mis à la charge des prévenus et les circonstances dans lesquelles auraient été commis les crimes dont ils ont été accusés, le Colonial Office n'a rien fait; aussi Miss Colenso s'est-elle décidée à venir à Londres intercéder en faveur des condamnés. Elle espère arriver en Angleterre avant la réunion du Parlement, en février prochain.

Les renseignements suivants apportés par le *Cape Argus* peuvent donner une idée de la **fièvre de l'or** excitée chez les financiers anglais par les richesses minières du sud de l'Afrique. Dans le seul mois d'octobre, il s'est constitué à Londres trente-sept compagnies nouvelles pour l'exploitation des mines dans l'Afrique australe. Leurs capitaux varient de 3,000 liv. sterl. à 600,000 liv. sterl.; les unes visent le Transvaal, d'autres le Swazieland, d'autres encore le Ma-Tébéléland, le Ma-Shonaland, ou même des territoires tellement vagues que l'imagination peut se donner carrière à travers toute l'Afrique. La fièvre a commencé en 1886, où il n'y avait encore à Londres qu'une douzaine de compagnies; le plus fort capital ne dépassait pas 136,000 liv. sterl. L'année suivante, il y en avait vingt et une, l'une entre autres, au titre plus ou moins philanthropique de South African Improvement Company, avait un capital de 800,000 liv. sterl.; mais il n'est pas possible de dire quels progrès ont produit ces 800,000 liv. sterl. En 1888, on comptait quarante-deux compagnies; leurs capitaux s'élevaient à des millions de livres sterling. En 1889 le nombre des compagnies montait à cent, leurs capitaux s'élevaient encore, celui de l'African Association était de 2,000,000 de liv. sterl. « Quelques-unes de ces Sociétés sont sans doute, » dit le *Cape Argus,* « honorables et solides, mais on peut les compter sur les doigts, tandis que le plus grand nombre ne valent pas la peine d'être nommées. Pendant les deux ou trois dernières années l'Angleterre a regorgé de compagnies indignes. Le misérable promoteur a fait son coup et le pauvre public récolte la balle emportée par le vent déchaîné des repaires des voleurs financiers de Londres. »

Nous avons dit dans notre précédent numéro, p. 12-13, comment la **South African Company** avait obtenu de Lo-Bengula la concession de l'exploitation des gisements aurifères du Ma-Tébéléland. Nous ignorions alors un fait mentionné dans une protestation de la Société de géographie de Lisbonne, relative à l'*Importation abusive en Afrique, par des sujets anglais, d'armes perfectionnées.* Nos lecteurs comprennent qu'il s'agit des fusils et des cartouches fournis au roi des Ma-Tébélé. D'après une interpellation de M. Merriman, membre du Parlement colonial du Cap, les concessionnaires anglais, parmi lesquels se trouve lord Fife, par alliance petit-fils de S. M. la reine d'Angleterre, ont fait transiter ces armes et ces munitions en contravention aux lois spéciales de la colonie du Cap sur l'importation des armes et des munitions de guerre. Le président du Conseil, sir Gordon Sprigg, ne crut pas d'abord au fait signalé, mais il promit de faire une enquête et, le lendemain, il

dut déclarer que malheureusement l'assertion de M. Merriman était fondée, et qu'il avait dû blâmer la conduite d'un des plus hauts fonctionnaires de la colonie, lequel, sachant que les armes avaient été introduites dans le pays, n'en avait pas informé le gouvernement colonial. Du mois de janvier au mois de mars 1889, mille fusils Martini-Henri et trois cent mille cartouches avaient transité par la colonie du Cap ; ils avaient été dédouanés et expédiés par les agents des concessionnaires des mines du Ma-Tébéléland. Les autorités de la colonie, hésitantes au début, consentirent à la fin à ce que l'expédition sortît de Kimberley pour passer la frontière, en présence d'une réquisition de sir Sidney Shippart, administrateur du Be-Chuanaland britannique, fonctionnaire et représentant direct du gouvernement anglais, responsable de ses actes envers ce même gouvernement. Et cependant, le 16 novembre 1888, à l'occasion de la déclaration du blocus sur la côte de Zanzibar, le ministre d'Angleterre à Lisbonne avait déclaré que les gouvernements anglais et allemand ne croyaient pas cette mesure efficace sans la coopération du Portugal et sans que le littoral portugais fût également soumis au blocus en ce qui concernait l'importation d'armes et de munitions de guerre ; ce à quoi le Portugal avait immédiatement consenti. Qui eût jamais cru que, pour fournir armes perfectionnées et munitions de guerre à Lo-Bengula, les agents de la South African Company tromperaient l'autorité coloniale du Cap avec la complicité de l'administrateur du Be-Chuanaland britannique, représentant du gouvernement de la métropole !

La dernière lettre de M. Coillard au Comité des missions de Paris renferme des détails qui complètent les renseignements de M. Jeanmairet sur les demandes de concessions présentées au roi des **Ba-Rotsé** par l'agent de la Compagnie minière de Kimberley [1]. « M. Ware, » écrit M. Coillard, « est venu solliciter de Lewanika une concession pour l'exploitation de l'or qu'on suppose abonder dans certaines parties de la contrée. La chose était si nouvelle, que le roi et ses conseillers, pris au dépourvu, se trouvèrent dans un grand embarras. Ils craignaient un piège, mais, en même temps, ils étaient fascinés par les présents considérables de fusils Martini-Henri, de munitions, de couvertures et de vêtements que M. Ware n'a pas oublié d'apporter. Une assemblée nationale fut convoquée, à laquelle Gambella proposa la question. Il s'ensuivit une fusillade de petits discours contradictoires et sans but. Je

[1] Voy. Xme année, p. 349-350.

*

souffrais de voir les chefs vénaux, déjà gagnés, laisser divaguer les pauvres gens. Je pris sur moi de leur expliquer de mon mieux de quoi il s'agissait. Je doute que j'aie été goûté des chefs qui m'entouraient. N'importe. Les discours prirent une forme plus raisonnable, et, à travers les labyrinthes de la logique africaine, ils arrivaient presque tous aux mêmes conclusions : « Nous avons des missionnaires pour nous instruire, et ce qu'il nous faut, maintenant que M. Westbeach est mort, c'est un marchand qui nous apporte des vêtements, achète notre ivoire et s'en retourne chez lui. Qui sont ces blancs ? D'où viennent-ils ? Qui les envoie ? Qui leur a dit qu'il y a de ce minéral rouge dans notre pays ? Êtes-vous bien sûrs, chefs, que leurs présents soient de bonne foi, et qu'en les acceptant vous ne vendiez pas notre pays ? » Et les chefs autour de moi de rire... Au grand conseil des chefs les affaires se traitèrent un peu plus sérieusement. La concession fut accordée; il serait indiscret de ma part d'en publier les termes. Il suffit de dire que la concession est pour vingt ans, qu'elle comprend un vaste territoire du pays des Ba-Rotsé. — Il est probable que d'autres compagnies minières essaieront aussi d'obtenir quelques lambeaux de la contrée, car la région des rapides jusqu'aux chutes de Gonyé ne manquera pas de les attirer. Une Compagnie commerciale essaya aussi, par des offres assez séduisantes, d'obtenir le monopole du commerce. Elle se proposait de mettre de petits vapeurs sur le Zambèze, de canaliser les rapides ou d'y construire un petit chemin de fer, et, sans parler du reste, d'établir avec Chochong des communications postales bi-mensuelles. Lewanika a eu le bon sens de refuser ce qu'il n'était pas en son pouvoir de concéder. Mais il invita cette Compagnie à établir des comptoirs dans son royaume, lui promettant, comme à tout marchand honnête, son appui et sa protection. Voilà donc les premières vagues de la marée envahissante de l'immigration européenne qui franchissent le Zambèze. Où s'arrêteront-elles ? Qu'en résultera-t-il pour les tribus de l'Afrique centrale ? Affecteront-elles notre mission ? Dieu le sait.

M. Alphonse Fondère, chef de station au **Congo français,** a fait récemment à la Société de géographie de Marseille, sur ses voyages dans cette région, une conférence dont nous devons la communicatlon à M. P. Armand, secrétaire général de cette Société. Abordant le continent noir par le Gabon et l'Ogôoué, l'explorateur a donné des renseignements sur les Pahouins des bords de cette rivière et sur leurs mœurs encore barbares. L'adultère y est toujours puni de mort. Le patient est attaché à un poteau d'exécution ; autour de lui prennent place

le chef et le féticheur du village entourés des habitants qui exécutent des danses sauvages en attendant l'heure du sacrifice. Ce moment arrivé, le féticheur s'approche du condamné, détache un morceau du mollet du malheureux, le fait légèrement griller, et oblige la victime à se repaître de sa propre chair. Ordinairement le patient subit cet affreux supplice sans sourciller. Dès qu'il a fait ce singulier repas, il est mis à mort et son cadavre est partagé entre les gens du village, le chef se réservant la cervelle et l'extrémité des doigts, le féticheur les yeux et la langue. — De Franceville, M. Fondère gagna le poste de Diolé sur le haut Alima. C'est sur le plateau des Acocouya qu'il a découvert les sources du Niari-Quillou, dont la vallée pourrait offrir la route la plus directe de l'Atlantique au Congo au-dessus des chutes. Ce plateau, qui forme la ligne de partage entre les deux bassins, paraît être la partie la plus salubre et la plus fertile du Congo français. C'est au point de vue agricole, dit M. Fondère, la contrée d'avenir de cette région. Au sud de ce plateau prennent leurs sources les affluents de la rive droite du Congo, de l'Alima jusqu'à Brazzaville. De ce point, M. Fondère alla faire visite à Makoko, le souverain des Ba-Téké, qui le reçut cordialement. Toutefois l'explorateur voit en lui un féticheur influent plutôt qu'un chef souverain. Remontant ensuite le Congo et l'Oubangi jusqu'aux rapides de Zongo, il séjourna pendant quelque temps au milieu des Bongos, encore plus anthropophages que les Pahouins; cependant ils ne sont pas tout à fait réfractaires à l'influence européenne, et M. Fondère put négocier plusieurs traités avec leurs chefs. Au retour, il redescendit de Brazzaville à Loango par la vallée du Niari-Quillou, la future voie commerciale qui drainera les produits de l'intérieur pour les mener à la côte. M. Fondère compte repartir pour le Congo français au mois de février.

Plusieurs journaux avaient annoncé que le Dr Bayol, lieutenant-gouverneur des rivières du sud, avait été retenu prisonnier par le sultan de **Dahomey**. Il n'en est rien. Le Dr Bayol est arrivé à Cotonou après avoir rempli la mission officielle dont il avait été chargé auprès de ce souverain, dont la cruauté a résisté à toutes les instantes démarches tentées pour le faire renoncer aux sacrifices humains en masse. Pendant son séjour au Dahomey, le Dr Bayol a été obligé par le sultan à assister à la décapitation de deux cents victimes. Le sang coulait partout. M. Bayol et ses compagnons ont été malades à la suite de ce carnage. Pendant qu'il regagnait le littoral, il a appris la mort de Glégé, le susdit sultan, et l'avènement au trône de son fils, le prince Kondo. Le

Dahomey ne paraît pas devoir être plus heureux sous le nouveau souverain, qui passe pour être encore plus cruel que son père.

Nous avons reçu de M. le **capitaine Binger** communication de la Conférence qu'il a donnée à la Sorbonne, et dont nous avons dit quelques mots dans notre dernier numéro (p. 15). Ne pouvant, faute de place, suivre le voyageur dans toute son exploration, nous nous bornerons à ce qui se rapporte aux territoires et aux tribus non visités jusqu'ici. De Bamakou l'explorateur se dirigea, à travers le pays de Samory, vers Sikaso, bourgade de 4000 à 5000 habitants, capitale de Tieba alors en guerre avec Samory. Les opérations du siège de cette place, que les assiégeants essayaient vainement de réduire par la famine, lui firent perdre un temps précieux, et, échappant à la demi-captivité dans laquelle Samory voulait le retenir, il réussit à atteindre le territoire des Sénoufou, peuplade qui a sa langue spéciale, encore à peu près monosyllabique; qui pratique l'élevage du bétail et la métallurgie; dont la poterie est chargée d'ornementations remarquables, et les jeux empreints d'originalité. Par une marche rapide de six jours dans une riche contrée, il gagna Niélé, puis atteignit le **pays de Kong** arrosé par le Comoë, cours supérieur de l'Akba qui se jette dans le golfe de Guinée, à Grand-Bassam; ses sources se trouvent, à vol d'oiseau, à 500 kilom. à l'est de Bamakou, presque sous le même parallèle. Le Comoë sépare les Sénoufou d'une agglomération de peuples de huit races différentes, peu ou point vêtus, parlant des langues sans analogie entre elles. Ils se sont réfugiés dans cette région granitique et brûlée, traqués par les races noires plus civilisées. Le plus curieux de ces peuples, celui des Mboin, a pour tout costume un chapeau conique, en paille, à petits bords comme celui des clowns. Les femmes portent un chapeau de gendarme en paille. Se dirigeant vers le S.-E., le capitaine Binger franchit le bras principal du Comoë et, après sept jours de marche, il arriva à Kong, ville de 12 à 15,000 habitants, le plus grand marché de la région. Le roi Karomokho-Oulé et les notables le reçoivent en grande pompe et l'invitent à s'expliquer publiquement sur les motifs qui l'amènent. « Depuis longtemps, » répond-il, « les Français désirent nouer avec vous des relations commerciales plus étendues. Je viens m'enquérir des objets qui conviendraient le mieux à vos besoins et des échanges que vous pourrez faire avec nous. » — « Chrétien, ton parler est droit, » dit le roi, « j'étais convaincu qu'un blanc ne faisait qu'un métier honnête. Si Dieu t'a laissé traverser tant de pays, c'est que telle est sa volonté. Nous n'irons pas contre la volonté du Tout-Puissant. Amen. » Kong est une grande ville ouverte, à

constructions en pisé, à toits plats. Tous les habitants sont musulmans; parmi eux il y a peu d'illettrés. Leur tolérance est parfaite à l'égard des autres religions, qu'ils respectent toutes, parce que, disent-ils « les *chemins* de Moïse, de Jésus, de Mahomet, mènent tous à un même Dieu. » Le marché de Kong est très florissant ; on y trouve tous les objets nécessaires à la vie, des articles d'Europe apportés de la côte, les produits indigènes : kola, piment, etc. Le commerce consiste en cauries, en poudre d'or ; on y fabrique des cotonnades réputées dans la région. La teinture à l'indigo est représentée par environ 150 puits à teinture en activité permanente. Les calicots français y ont eu un vrai succès.

Pendant son séjour à Kong, le capitaine Binger réussit à se procurer des itinéraires conduisant au Mossi; puis, muni d'un sauf-conduit, il remonte vers le nord, relevant en route une partie du cours du Comoë et de quelques affluents du Volta. Il franchit celui-ci à Boromo, colonie de Mossi, d'où il peut encore se faire conduire jusqu'à Ouaghadougou; empêché de pousser plus au nord, il se replie vers le sud-est et atteint Salaga, la ville la plus infecte qu'il ait rencontrée dans son exploration : vrai charnier, sans eau, où noirs et blancs sont la proie de maladies épidémiques. Il se hâte de la quitter et fait route vers l'ouest, à travers un pays admirable, si beau que ses noirs eux-mêmes en sont émerveillés. Cependant la région est dépeuplée, pas de villages, partant pas de vivres. Enfin il arrive à Bondoukou, où il apprend que M. Treich-Laplène, parti de Grand-Bassam avec un convoi de ravitaillement, a poussé sur Kong pour avoir de ses nouvelles. Le chef de l'Etat de Bondoukou lui confirme sa fidélité au traité de protectorat conclu avec M. Treich-Laplène. A Kong, il rencontre celui-ci, et profite de son second séjour dans cette ville pour faire accepter par les chefs un traité de protectorat et de commerce avec la France. Puis les deux voyageurs prennent la route de la côte, et, chemin faisant, le capitaine Binger signe des traités avec les chefs indigènes, de telle sorte qu'actuellement le vaste territorire qui s'étend du Sénégal aux établissements français de la côte de Guinée, par le haut Niger et l'Akba, se trouve lié à la France par une série de conventions qui le placent sous l'influence directe de la République française. Le commerce français dans cette région a là une porte ouverte qui lui promet un brillant avenir, s'il sait profiter des relations nouées par l'explorateur avec les populations de ces territoires.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. J. Dybouski, maître de conférences à l'École nationale d'agriculture de Grignan, est chargé, par le Ministère de l'Instruction publique, d'une mission à El-Goléah et dans le Sahara algérien, pour chercher la limite nord des acacias-gommiers et d'en étudier les conditions de culture.

L'Académie des sciences a reçu communication d'une découverte d'arbres pétrifiés, faite par M. Thomas, explorateur envoyé par le gouvernement dans le sud de la province de Constantine et de la Tunisie. Une découverte analogue a été faite dans le Sahara oranais d'arbres pétrifiés également, dont quelques-uns portent encore des traces extérieures de carbonisation; on peut en conclure qu'à une époque relativement récente, cette partie du Sahara était couverte d'une immense forêt.

On s'attendait à voir Stanley repartir pour l'Europe peu de jours après son arrivée au Caire; il paraît que sa santé exige qu'il y fasse un séjour prolongé.

Une dépêche du Caire annonce que la famine règne au Soudan par suite de la sécheresse de l'automne dernier; la mortalité serait considérable; l'impossibilité de nourrir les soldats du mahdi aurait obligé de les licencier.

Des lettres de Slatin bey, prisonnier à Omdurman, près de Khartoum, démenten le bruit qui a couru de la mort du mahdi.

D'après la *Correspondance politique,* les Anglais vont fortifier Souakim pour protéger la route commerciale qui mène au Soudan oriental. Le plan de construction d'un chemin de fer allant jusqu'à Berber sera repris; un fort spécial sera construit pour couvrir cette ligne.

A en croire la *Fanfulla,* journal italien, le gouvernement anglo-égyptien projette une campagne combinée pour rétablir les communications avec Khartoum par la voie de Kassala. L'expédition serait composée de troupes hindoues amenées à Souakim et de troupes italiennes venant de Keren.

Le gouvernement italien a publié un décret relatif à l'organisation administrative des possessions italiennes en Afrique; aux termes de ce décret, toutes ces possessions formeront une seule colonie sous le nom d'Éritrée; elles auront une administration et un budget autonomes.

Selon des dépêches particulières de Rome, l'Italie viserait au protectorat sur le pays des Somalis tout entier.

Le sultan de Zanzibar a autorisé l'engagement de 1200 Zanzibarites pour le gouvernement de l'État du Congo.

Le câble sous-marin entre Zanzibar et Mombas a été immergé, et les communications directes entre cette dernière place et l'Angleterre sont dès maintenant établies.

La East British African Company a reçu des lettres de l'expédition de M. Jackson, envoyé de Mombas à l'extrémité nord-est du Victoria-Nyanza pour reconnaître le pays. Les lettres sont datées de Sotik, par 35° de longitude est et 0° 35

de latitude sud, à douze journées de marche du Victoria-Nyanza. L'expédition avait mis douze jours à traverser une épaisse forêt. L'ivoire abonde à Sotik; les vivres y sont à bas prix; les indigènes sont bien disposés.

Un crédit de 900,000 marcs a été voté par le Reichstag allemand pour l'établissement d'une ligne de navigation qui reliera Hambourg à la côte orientale d'Afrique.

L'explorateur Paul Reichard a reçu du major Wissmann une lettre l'informant que des envoyés du chef de l'Ou-Gounda, à l'est du Tanganyika, ont apporté pour lui à Zanzibar une forte quantité d'ivoire. On sait que Reichard a des prétentions sur l'Ou-Gounda; cet ivoire serait le tribut que le chef lui adressait. Il est probable que le protectorat allemand s'étendra à ce district.

Le *Bulletin officiel* de l'État indépendant du Congo renferme un décret du roi souverain, en vertu duquel la personnalité civile est accordée, dans les limites légales, aux établissements des différentes Sociétés missionnaires catholiques et protestantes installés au Congo.

Pour prévenir la propagation des maladies, le gouvernement général du Congo a publié une ordonnance aux termes de laquelle tous les steamers venant du haut fleuve seront soumis à une désinfection.

L'inspecteur de l'État du Congo a visité l'emplacement choisi, à Moanda, par le Dr Étienne, pour l'établissement d'un sanitarium que l'Association congolaise et africaine de la Croix-Rouge se propose de construire. C'est un site des plus favorables; sa proximité de Banana et de la mer, son altitude, la présence d'un cours d'eau paisible dont les rives sont couvertes d'une riche végétation, contribuaient à le recommander à l'attention de l'agent de l'État. Les bâtiments destinés aux blancs recevront les anémiques et les convalescents de maladies aiguës qui n'auront pas laissé de lésion organique bien appréciable. Chaque malade aura une chambre isolée pour le garantir d'une manière absolue contre le bruit des voisins. Les constructions affectées aux noirs comprendront de petites chambrettes à deux lits, et ces chambrettes seront au nombre de quatre par pavillon.

M. Fourneau vient d'accomplir heureusement une exploration dans la partie septentrionale du Congo français. Après avoir remonté l'Ogôoué jusqu'à Lopé, à 500 kilomètres de l'embouchure, il se dirigea vers le nord, atteignit, par environ 2° de latitude nord, le point où M. Crampel avait été attaqué par les M'Fang, puis il tourna vers l'ouest pour gagner l'embouchure du Campo. Au cours de cette exploration de 1200 kilomètres accomplie en 65 jours, M. Fourneau n'a perdu aucun des 60 hommes qui l'accompagnaient et n'a pas eu à tirer un seul coup de fusil pour se défendre. La Société de géographie de Paris recevra prochainement ses cartes et son rapport.